

Voyage en philosophie et république flottante

Mon premier est une bande dessinée, mon second est un film, mon troisième n'est rien de tout cela : c'est tout à la fois une BD et un film, mis en mots dans un roman bien ficelé signé Joann Sfar, *Le plus grand philosophe de France*

Kathie Kriegel

Le patronyme Sfar, qui lui vient du mot hébreu « sofer », prédestinait l'auteur à l'écriture. On se souvient de son très voltairien *Chat du rabbin*, sensuel, effronté, amoureux transi, numéro un du lancer de pavé dans la mare. Son nouveau héros, Piotr Cohen, c'est un peu ça, les poils en moins ; un Candide pirate, philosophe coupeur de têtes, républicain esclavagiste, à la fois tête à claques et touchant, dans un conte amoral qui tient la dragée haute à la morale pour la mettre au pied du mur.

« Cher public de cinéma, si tu ne vois jamais de films bizarres et provocants, n'incrimine pas les auteurs, on nous interdit tout. Et chéris les romans, ils restent le seul espace de réelle liberté », prévient l'auteur. Et le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il s'en donne à cœur joie. Pour résumer l'histoire, mieux vaut dégainer plusieurs pitches.

On pourrait dire : c'est l'histoire de Piotr Cohen qui échoue sur un îlot des Caraïbes où les Indiens se croient juifs, prennent leur île pour Israël, son plus grand volcan pour Jérusalem, leurs rêves pour des réalités. Ou encore : c'est l'histoire d'un philosophe discriminé pour excès de forfaitures, qui établit une république flottante à coups de têtes tranchées en récitant du Spinoza qu'il n'a pourtant jamais lu, et auquel il ne comprend rien. Ou plus romantique : c'est l'histoire de Piotr Cohen, pas juif lui, bien sûr, puisque son patronyme ne l'est pas, qui au terme de moult aventures, rencontre l'âme sœur en la personne

d'une femme de lettres prénommée Eponyme. Ou encore, moins romantique, mais plus croustillant : la lutte de Piotr Cohen pour survivre aux chevauchées sur son membre, d'une tribu de vahinés obsédées par la copulation à but procréatif.

Mais on pourra préférer dire, pour ne pas attenter à la pudeur des âmes sensibles, que c'est l'histoire d'un philosophe juif qui découvre que les juifs n'ont pas le droit d'être esclavagistes, trouve ce système raciste, et s'insurge. C'est non exhaustif bien sûr, puisque, dans ce roman, il y a aussi des nègres, des requins, une chienne trop bavarde, une chatte intenable et un petit prince, dont on n'a rien résumé.

Pied de nez aux empêcheurs d'imaginer

Sfar a grandi dans la culture juive séfarade et ashkénaze, entre un père religieux et un grand-père anticlérical, grandement capables de dîner à la même table et d'y asseoir leurs différends. Malgré son éducation religieuse, l'auteur n'en demeure pas moins non croyant, mais on lui pardonne volontiers ses critiques acides sur la religion, tant elles sont aimantes et amoureuses.

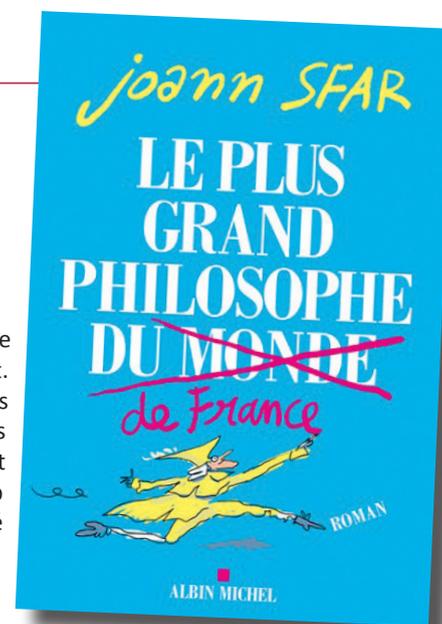
Nul doute que pour broser Piotr Cohen, Sfar a été inspiré par l'authentique pirate-rabbin Samuel Palache. « J'ai d'abord cru qu'une bande dessinée pourrait contenir cette aventure... J'ai aussi rêvé de donner à cette aventure une forme cinématographique. Mais plus j'édulcorais, plus on

me disait que j'étais provocant. Plus je retirais des scènes, plus on me reprochait de penser trop cher », a confié l'auteur. « Je remercie du fond du cœur tous les financiers de

cinéma dont le manque de courage et de fantaisie m'a conduit vers le roman. Grâce à vous, j'écris ce que je veux », reconnaît-il.

D'une grande érudition, cette quête philosophique aux volutes fantastiques, percées oniriques, embardées sensuelles autant que gouleyantes, rend compte d'un style protéiforme ; son inspiration hétérogène, le foisonnement de son imagination conjugué à la truculence de ses personnages, confère à Sfar une originalité incontestable pour un roman où tout est bien qui finit bien ; si Dieu « se prend des branlées au badminton » et ne se souvient de la planète terre que pour y poser les pieds et s'y rafraîchir les orteils, de son côté, Spinoza, au paradis, s'en tient heureusement à ce qu'il a toujours fait de mieux : des lunettes. ♦

Le plus grand philosophe de France, Joann Sfar, éditions Albin Michel



Chute générationnelle

Ce roman, qui fouille les traumatismes du passé, met au jour les sombres mécanismes qui font basculer un destin

Alia Sasson

Le *Journal de la chute* est une mise en abyme sur fond de quête généalogique. Le narrateur, quadra brésilien de Porto Alegre, retrace, dans une rédaction minimaliste, mais non moins complète, non pas une, mais trois chutes, dont le point de départ est le traumatisme d'Auschwitz vécu par son grand-père. Les séquelles de ce drame marqueront le fils de ce rescapé, et son petit-fils, le narrateur.

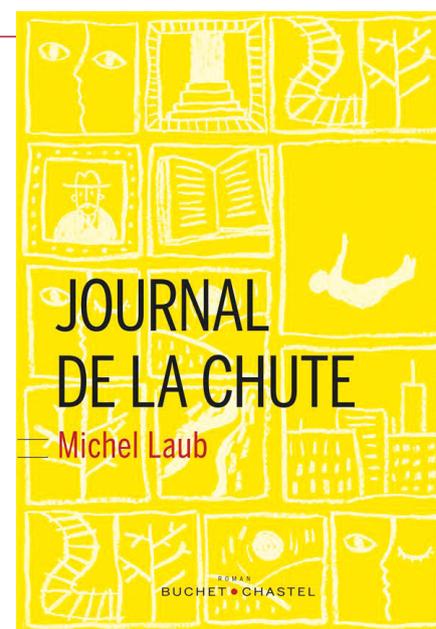
Ici, chaque génération vit sa propre chute à sa manière. La chute du grand-père dans l'indicible, celle du fils, touché par la maladie d'Alzheimer, celle du petit-fils, dans les affres de l'alcool. Tous sont hantés par la douleur du patriarcat, les descendants sont ici des victimes collatérales subissant une double peine : celle du devoir de mémoire, et celle du mystère qui entoure le suicide du grand-père.

Car la vérité, léguée dans les carnets de l'aïeul, a été réarrangée : après avoir immigré au Brésil, ce dernier a

certes écrit son histoire, mais le récit qu'il délivre sous forme de dictionnaire est pour le moins édulcoré et idéalisé.

Cette « vérité maquillée », découverte après sa mort, se transmettra pourtant de génération en génération, de même que le don d'écriture : le petit-fils deviendra journaliste. L'écriture, comme transmission, mais également comme moyen de travestir la réalité, pourrait être un fil rouge du roman.

Affrontant les sujets qui dérangent, tels l'héritage de la Shoah ou l'antisémitisme à l'heure actuelle, le petit-fils décide de mettre au jour la vérité, après des années de lutte contre le poids de son éducation. Ce roman fictif devient alors la thérapie par laquelle il exorcise les démons familiaux, les non-dits, et les secrets accumulés depuis des décennies. Tel un journal intime, les névroses des uns et des autres apparaissent, tandis que le narrateur tente d'échapper à la malédiction



familiale qui semble programmée. Ses obsessions sont à la limite de la violence, sa rédemption sera similaire. L'ombre d'Auschwitz, telle une chape de plomb ou une épée de Damoclès, pèse sur le récit presque jusqu'au malaise, et vous pénètre jusqu'aux os. Certes un tantinet anxiogène, cet ouvrage poignant est aussi une

immersion pleine de sens dans les méandres familiaux et les travers de l'Histoire. ♦

Journal de la chute, Michel Laub, éditions Buchet Chastel